

## NOTE SUR LA NOTE

*Arrivant à Chateaufallon en 1983, j'ai fait la connaissance de Jean-Claude Grosse et de sa famille, avec qui je me suis bientôt lié d'une vive amitié. Jean-Claude, qui enseignait la philosophie dans un lycée de Toulon, habitait un petit village sur une hauteur dominant la ville, Le Revest-les-Eaux. Extrêmement actif par nature et par la diversité de ses talents, il a, entre autres choses, commencé alors un travail d'éditeur, en créant une revue intitulée Aporie. Son action éditoriale allait se poursuivre, durant des décennies et jusqu'à ce jour, par la mise sur pied d'une maison bientôt dénommée Les Cahiers de l'Égaré, laquelle, parmi beaucoup de publications, m'a fait l'honneur dans les années suivantes d'éditer plusieurs de mes ouvrages<sup>1</sup>.*

*Pour 1984, Jean-Claude Grosse préparait un numéro de la revue Aporie qui, comme les précédents, avait un thème, en l'occurrence « La limite ». Il m'a demandé une contribution, qui a pris la forme de la note ici publiée, et qu'il a fait figurer en tête du volume. Cette brève contribution ne portait pas de titre. J'ai le numéro sous les yeux, il est daté du 2<sup>ème</sup> trimestre 1984, et la note figure aux pages 5 à 7.*

*J'y remarque, comme dans l'exposé qui la précède de peu<sup>2</sup>, l'irruption (plus précoce que je ne le pensais) de plusieurs thèmes qui allaient prendre une grande importance pour moi par la suite.*

Octobre 2022

---

<sup>1</sup> *X ou le petit mystère de la passion\** (1990), *Paysage de nuit avec œuvre d'art\** (1991), *Lettre au directeur du théâtre* (1996), *Relation – Entre théâtre et philosophie* (1997), *Ruth éveillée\** (2007), *Tout ce que je dis* (2008). Les textes dont le titre est suivi d'un astérisque, ayant cessé d'être disponibles chez l'éditeur, ont été réédités sur ce site avec son accord dans la rubrique « Textes de théâtre », <http://denisguenoun.org/textesdetheatre/>.

<sup>2</sup> [« Théâtre ? Civilisation ? »], <http://denisguenoun.org/2022/10/05/theatre-civilisation-1983/>

## NOTE SUR LA LIMITE

Il y a les choses, séparées. Le monde les contient toutes ensemble, côte à côte, chacune occupant son lieu : la chaise devant la table, toi et moi nous faisant face, les arbres sous le ciel et le ciel par-dessus les toits.

Mais la raison s'insurge, à moins que ce ne soit le sentiment : le monde ne serait qu'une juxtaposition de choses, chacune installée dans son espace comme dans un tiroir, sans que rien les unisse, les rassemble ? N'y a-t-il pas un tissu du monde, substance commune qui court d'une chose à l'autre, qui fait le fond et la matière de tout ?

Voilà les deux tentations (on voudrait dire : démoniaques) qui habitent la pensée. Ou bien le monde est comme le résultat d'une grande explosion qui a tout fracturé : il n'y a plus que des débris, pièces et morceaux ; rien ne colle. On a beaucoup dit (mais est-ce vraiment encore assez ?) que c'était là le fait d'une pensée séparatrice, isolante, dramatiquement moderne : pensée du fragment, du bistouri, de la spécialité, fascination de l'infime, du détail, impuissance avouée (et revendiquée même, sur le faux air dissonant de la « fin des idéologies ») à produire une grande pensée, une pensée du grand, du global, de l'unitaire. Ou bien il n'y a plus que l'Un, la substance unique, le flux, et toutes les choses posées dessus n'ont qu'une identité faible et tremblante, l'identité n'est qu'un contour, un dessin pâle : une illusion, une sorte de mirage. Et bien sûr qu'on voudrait alors se baigner dans cette circulation fondamentale, abolir le mirage des identités séparées (et d'abord, bien sûr, l'illusion d'être soi-même, l'illusion du soi). Combien de naufrages modernes là aussi, combien d'épaves sur le grand flux, qu'on voit traîner encore, dans les couloirs des hôpitaux, ou des prisons.

La pensée hindoue distingue *vidya* et *avidya*, que l'on traduit parfois par connaissance et ignorance. Aurobindo traduit : connaissance de l'Un et connaissance du multiple. Le multiple et l'Un sont deux modes de l'être : non pas seulement deux figures logiques, deux formes de pensée, mais deux modes d'être en vérité, deux effectivités, réelles et vivantes, par lesquelles l'être se donne et se fait. L'Unité habite au sein de toutes les choses qui font le multiple, et le multiple est le mode d'expansion de l'Un. Ce n'est pas là une sorte de philosophie conciliante, selon laquelle tout est bon : c'est plutôt une mystique paisible et effrénée à la fois. Il y a au sein de chaque chose, plus encore, et mieux, que la substance commune du monde, que le tissu : il y a l'Un qui est là, qui habite. L'Un réside au cœur de chaque chose et lui confère son unité, son unicité : son sens. Paisible, donc. Mais effrénée aussi, parce que c'est l'expansion de l'Un, sa

poussée, qui habite les fragments et morceaux du monde, de sorte que le principe qui réside au fond des choses n'est pas stable.

L'Un et le multiple cohabitent l'univers, non pas côte-à-côte, comme deux choses juxtaposées (cela, c'est une figure du multiple), mais selon la hiérarchie fondamentale qui fait de l'Un le principe et la source. Néanmoins, ils cohabitent : c'est le mystère de chaque chose, qu'il ne faut pas casser. Et le mystère se tient à la limite : vouloir l'Un seulement, tout entier, tout unique, c'est briser la limite, les contours, le dessin et la grâce des choses, comme le meurtrier par amour qui déchire ce qu'il aime pour le pénétrer et s'y fondre ; une certaine mystique morbide ressemble à ce meurtrier-là : négatrice, meurtrière du monde, de sa différence, de son extériorité, c'est-à-dire de sa beauté : de son corps. Mais vouloir seulement le multiple, c'est faire de la limite des choses une paroi opaque, absolument close. Alors le monde n'est plus qu'une collection d'objets étanches, jetés dans un espace vide par un coup de hasard, et s'il y a du sens (il y en a peu, d'ailleurs), c'est le résultat d'une conjonction absolument fortuite, qui aurait pu ne pas se produire et s'est produite sans raison.

La limite est une paroi ouverte, qui retient la chose en sa solitude, et la laisse pourtant communiquer avec le mystère du monde. C'est pourquoi la beauté du corps est impossible sans la peau : le corps est une demeure aussi, et la beauté est le signe le plus extrême de ce mystère-là.

(1984)